



## Le Clocher

Par Alfred BOURGEOIS (Richard AUVRAY).

Lu aux membres de la Société d'Émulation des Vosges,  
dans la séance solennelle du 9 décembre 1894.

A ce titre menaçant, ne redoutez pas, Messieurs, quelque pesante étude d'archéologie monumentale, plus pédante encore que savante. Le clocher dont je vais vous entretenir n'est ni byzantin, ni roman, ni gothique, ni renaissance, et cependant il affecte tous les styles, au gré de l'œil qui le regarde ; en évoquant son image, l'un perce la nue de la fine aiguille d'une flèche qui s'élance dans le ciel ; l'autre assied fortement sur de solides contreforts une robuste pyramide de pierre ; celui-ci modèle amoureusement la charpente savante d'un de ces gros oignons dont le goût d'un ordre célèbre a écrasé les temples de la plupart des pays catholiques, et dont le Polonais Leczinski a importé la culture dans le domaine de notre art lorrain ; celui-là salue le vulgaire chapeau de bœuf qui couvrit gauchement pendant des siècles le massif de notre tour spinalienne.

Ce clocher, dont la forme varie à l'infini, c'est le clocher idéal que nous révérons tous, le clocher de notre village.

S'il est l'objet d'un culte de nos jours encore presque universel, il a, comme toutes les religions, rencontré ses détracteurs, ses blasphémateurs, ses apostats. Sa girouette a fréquemment essuyé les coups de foudre du ridicule, et si les fidèles de ce dogme sont encore nombreux, ce sont des fidèles honteux qui rougiraient au reproche de leur patriotisme de clocher.

Si l'on doit éprouver quelque honte à confesser ce sentiment, j'avoue, Messieurs - peut-être me traiterez-vous avec quelque indulgence -, j'avoue que je suis un cynique.

Les philosophes de cette école laissaient percer leur vanité à travers les trous de leur manteau ; plus audacieux qu'eux et plus convaincu, je rejette jusqu'au manteau et, avec votre permission, je laisse aller, tout nu devant vous, mon orgueil d'être un fils de notre chère ville d'Épinal.

N'avons-nous pas le droit, nous autres, « enfants de la ville », comme nous disons tous avec orgueil, d'en être fiers dans son présent comme dans son passé ? J'accomplissais un devoir filial (mais combien doux à mon

cœur), lorsque j'essayais de retracer à mes concitoyens la vie dramatique de nos pères en un siècle déjà lointain, vie féconde en dangers, mais aussi en triomphes et en âpres et brutales jouissances ; leur passion, intéressée mais héroïque, pour l'indépendance et la liberté ; leur naïve outrecuidance et leur présomption insultante au voisin. Nous n'avons pas à rougir d'eux, et si nous trouvons dans leur héritage certains travers qu'on nous reproche volontiers : une tête un peu près du bonnet, une échine malaisément flexible, une langue rebelle au frein et étrangère à la bienveillance, un esprit de méfiance contre toute entreprise nouvelle et des paroles caustiques contre les novateurs, que nous rangeons au plus tôt parmi les brouillons ou les exploités, disons, pour nous excuser, que ces défauts, autant que leurs qualités - qui sont la face de ce revers -, courage, ténacité, amour de l'indépendance et sens pratique, les ont aidés, dans les temps les plus durs aux pauvres gens et au pauvre peuple, à se faire respecter de leurs voisins et même de leurs maîtres, à se régler suivant leurs volontés, à disposer d'eux-mêmes, enfin à se faire Français plus de trois siècles avant tous leurs voisins.

C'est un glorieux passé que le nôtre, Messieurs, et si le présent peut exprimer un regret, c'est de n'avoir pas conservé assez de monuments de ces temps héroïques ; une vieille église que les âges suivants ont gâtée, quelques tourelles découronnées et embourgeoisées, dès pans de murs enfouis sous la terre, sont les seuls témoins qui nous restent de ces jours dramatiques.

Ce que le présent nous offre a, par bonheur, de quoi nous consoler du passé disparu. Nos murailles sont tombées, mais pour permettre à la ville de s'étendre et de s'unir à une nature merveilleuse ; un site presque unique enchâsse notre ville d'une monture si délicate qu'on oublie de remarquer que la pierre qu'elle sertit n'est qu'un éclat à peine taillé de notre grès montagnard. Nous sommes loin de regretter nos murs féodaux, car notre seule crainte est la menace d'un nouveau mur d'enceinte ; et il ne viendrait à l'esprit de personne de porter la hache du bûcheron dans le voile de verdure et de feuillage jeté sur les ruines de la vieille forteresse communale, aujourd'hui revenue à ses historiques propriétaires et accommodée aux besoins nouveaux d'un siècle de paix, de vie facile et de progrès. Ce n'est pas seulement dans le passé, c'est dans le présent, qu'il faut aimer la petite Patrie.

C'est à dessein que je prononce ce mot. Des philosophes à courte vue ont cru pouvoir opposer la petite patrie à la grande patrie, ces deux manifestations des mêmes instincts d'attachement au sol natal, des mêmes sentiments de solidarité entre les membres d'un groupe territorial. N'estimez-vous pas, au contraire, que celui-là seul sait vraiment aimer la grande patrie qui chérit la petite, et a fait en son giron son apprentissage d'attachement et de dévouement ? Comment l'une ferait-elle tort à l'autre ? L'affection que « l'avelet » - encore un joli mot du passé que nous avons perdu - porte à l'aïeule fait-il donc tort à la tendresse du fils pour sa mère ?

Nulle comparaison, au reste, ne saurait mieux rendre la nuance qui distingue nos sentiments à l'égard de nos deux patries. N'est-il pas vrai que nous n'aimons pas tout à fait de la même façon la vieille grand-grand'mère, au visage tout « recrâpi » de rides - pardonnez-moi ce vocabulaire, il

appartient à mon sujet - l'aïeule au corps ratatiné, dont l'esprit indulgent, rasséréiné par les loisirs qui précèdent le grand repos, sait faire retour vers ses jeunes années et se courbe, pour ainsi dire, à notre stature d'enfant, cette « mamère » qui nous gâte, nous console parfois des rigueurs de notre mère et se prête complaisamment et sans trêve à notre babil jamais lassé ; - et la mère, dont l'amour aussi profond, mais plus sérieux et plus sévère, parfois obligé, dans sa haute mission éducatrice, d'exiger et de sévir, est véritablement apprécié de nous tous les jours un peu plus à mesure que notre maturité nous permet d'en sonder la profondeur. Quelle mère pourtant a jamais été jalouse de l'amour de son fils pour la vieille aïeule ?

En remontant le cours lointain des âges, la petite Patrie c'est bien l'aïeule qui veille à notre berceau, filant à sa quenouille le fil qui nous rattache aux siècles disparus, et nous berçant au ronron du rouet qui chante la légende du passé.

Ne la voyez-vous pas rêver à l'ombre du clocher, la douce vieille, la Commune de nos pères, qui a donné le jour à la Province, comme celle-ci a engendré notre auguste mère, la Patrie française ?

Mais elle ne nous a pas transmis, l'aïeule, que des souvenirs et des légendes ; c'est son sang qui bat dans nos veines et nous avons recueilli son héritage. Nous autres, qui saluons d'un regard amical la statue du Pinau d'Épinal, qui remplace à nos yeux le Boudiou disparu, il nous reste encore quelque chose de ces vaillantes « gens » dont l'entêtement et l'esprit d'indépendance triomphèrent des puissants évêques de Metz et établirent dans nos Vosges une petite République féodale, maîtresse de ses murs et de son château.

Nous avons notre caractère municipal que l'on peut distinguer de celui de nos voisins, jadis ennemis, aujourd'hui frères, de Rambervillers et de Fontenoy.

Nous avons nos usages, nos Changolos, nos Brandons, nous avons même notre accent, qui n'a rien à reprocher à celui de Bruyères ou de Mirecourt.

Faut-il renier ce sang si vigoureux, faut-il renoncer à cet héritage ?

Ce fut un des rêves des héroïques et gigantesques fondateurs de la France moderne, de jeter pêle-mêle, dans une même colossale chaudière, tous les sangs de la France, et de transfuser ensuite à tous les membres de la nation le même et unique sang composé des mêmes éléments combinés dans les mêmes proportions. Erreur généreuse de ceux qui conçurent ce projet ; calcul déplorable du fatal génie qui le leur emprunta pour mieux assurer sa domination ; illusion naïve de ceux qui de nos jours poursuivent encore cette chimère.

C'est une des forces constitutives de la France, c'est un des caractères les plus notables de son génie, que l'extrême variété de ses aptitudes, que la souplesse de son talent, que le ressort infatigable de ses énergies. Ces inépuisables ressources, elle les doit assurément à l'étonnante diversité de ses populations, alliance complexe de races multiples aux génies, parfois

contraires et dont les qualités se sont fondues dans un harmonieux mélange du tempérament français.

Non seulement les populations de l'Île de France et des bords de la Loire, ce noyau historique autour duquel s'est groupée la nation française, sont une race de métis - et vous n'ignorez pas que partout les métis se distinguent par leur intelligence plus vive, par leurs aptitudes doublées en l'héritage de deux lignes -, mais le travail des siècles a si bien fait son amalgame qu'il serait impossible aujourd'hui de déterminer, sans le témoignage de l'histoire, les éléments de cette combinaison.

De plus, tout autour de ce centre proprement français se rangent d'autres groupements dont les éléments sont plus facilement reconnaissables, encore que les proportions de leurs combinaisons varient à l'infini. Ce sont les Celtes romanisés de l'Auvergne et les Gallots de la Bretagne française, avec toutes les populations montagnardes qui, comme dans nos Vosges, tout en acceptant la langue et le sang des conquérants latins, ont pourtant conservé dans la structure de leurs corps comme dans les aspirations de leur âme, quelques débris de l'héritage des lointains ancêtres dont la résistance héroïque fit la fortune de César, ceux, en un mot, dont les têtes rondes se distinguent des « têtes carrées » de leurs voisins.

Ce sont d'autre part ces provinces, Lorraine, Bourgogne, Flandres, Normandie, où l'infiltration puis l'établissement germanique ont transfusé dans le sang déjà mêlé des Gaulois, des Latins et des esclaves de toutes provenances dispersés par les conquérants romains, les globules plus ou moins nombreux du sang des fils d'Arminius.

Isolés à trois extrémités du territoire, trois îlots subsistent, bien nets, bien purs ; aussi purs du moins que peuvent le demeurer des groupes assiégés et battus par le flot des voisins devenus des frères et des concitoyens : les, Celtes de la Bretagne bretonnante, tardivement émigrés de la Cornouaille anglaise ; les Basques, derniers débris d'une race plus ancienne ; enfin ceux que ni la race ni la langue ne peuvent empêcher d'appartenir à la nation française, parce que rien ne prévaut, dans notre droit moderne, contre la volonté des peuples, les Germains de notre Alsace-Lorraine.

Et c'est précisément pour cette raison que l'idée de la nation française n'a rien à craindre du culte pieux que ses enfants peuvent rendre aux patries disparues qui lui ont donné naissance, Ces souvenirs lointains ne sont plus à craindre.

Il est un anniversaire à jamais mémorable que célèbre chaque année le gouvernement de la République et qui n'est pas la fête de tel ou tel régime politique, mais celle de la France : c'est le 14 juillet 1790, le jour de la Fédération. En cette journée, par un consentement libre, conscient, réfléchi, toutes les communes de France, tous les clochers de notre pays, adhèrent solennellement à l'œuvre inconsciente de l'histoire et souscrivirent au pacte fédératif qui fondait, au nom du droit, la France moderne, une et indivisible.

En ce jour, dont la place que dominant ces fenêtres garde le souvenir, sous le nom désormais historique de place des Vosges, ces villes si souvent en lutte les unes contre les autres - Épinal, Rambervillers, Fontenoy, Dompierre, Châtel -, les autres communes du département - depuis la plus riche jusqu'à la plus humble -, mêlèrent leurs étendards, tandis que dans tous les chefs-lieux il était procédé au même acte solennel et qu'à Paris, sur la grande scène nationale du Champ-de-Mars, les délégués de tous les départements français fraternisaient aux cris de *Vive la Liberté*.

En cette journée, furent oubliées toutes les haines et toutes les rivalités, cauchemar du passé ; mais était-il nécessaire d'abjurer en même temps tous les souvenirs ou politiques ou glorieux de ce même passé ?

Pourquoi dès lors déclarer la guerre à cette diversité qui n'affaiblit en rien le lien d'union nationale attaché ce jour-là, resserré depuis par le sang versé, par les efforts communs, par les sacrifices joyeusement consentis, pour la défense des droits de tous conquis en ces jours héroïques ?

Pourquoi se former un idéal d'universelle monotonie ? Pourquoi rêver un pays dont tous les citoyens, de Dunkerque à Port-Vendres, de Quimper à Strasbourg, seraient tous taillés sur le même modèle ?

Un maître de l'histoire, un magicien, dont la plume enchanteresse a su évoquer à nos yeux la vie de notre France, de son berceau à l'âge viril, a tracé un admirable tableau de toutes ces petites Frances provinciales qui ont préparé la patrie moderne et, le jour venu, se sont effacées devant elle, comme ces parents qui, ayant accompli jusqu'au bout leur tâche dans la vie, laissent à leur postérité le soin de poursuivre l'œuvre entamée.

Dans une page célèbre, il a, d'un mot, d'une ligne, caractérisé l'aspect physique et le tempérament de chacune de nos provinces et son rôle historique, la vineuse Bourgogne, notre Lorraine « terre amphibie, moitié France, moitié Empire ».

Il serait à désirer qu'un autre entreprit le tableau des caractères provinciaux. Depuis l'initiative du Lorrain « hardi à entreprendre », a dit Élisée Reclus, cet autre peintre de la patrie française, on y verrait cataloguées toutes les vertus, toutes les énergies, toutes les ressources morales de notre grande patrie, de cette France si large, si hospitalière, si ouverte à toutes les idées, à toutes les conceptions, qui est encore, comme au Moyen-Âge, pour employer l'expression scolastique de ces siècles évanouis « le sensorium commune » du monde civilisé, et en qui tout étranger croit retrouver une seconde patrie.

Un de nos concitoyens, fils de cette Université nationale, qui puise aussi ses forces et son suc nourricier dans tous les terroirs de notre sol, a, en un beau livre, étudié, dans notre Société dont la complexité va croissant, le rôle de la division du travail.

Qui ne voit qu'il y a, dans cette diversité des aptitudes provinciales, une sorte de division du travail, toute naturelle, et dont nous serions aveugles de ne pas profiter ?

C'est aux provinces du Midi que nous devons ces qualités imaginatives, ces dispositions artistiques qui nous placent dans les arts, dans les lettres, parmi les nations guides. C'est aux provinces du Nord que nous devons une grande partie de notre activité industrielle. Nos provinces de l'Est, au sens rassis, pratique, à l'esprit pénétrant et gouailleur, avaient jusqu'ici donné surtout des soldats pour protéger le sol commun, des savants pour l'illustrer, des hommes d'État pour l'administrer ; depuis ce siècle, un essor inouï d'activité industrielle leur permettra bientôt de rivaliser avec leurs voisins du Nord.

Cette variété d'aptitudes ainsi localisées présente encore un autre avantage. Elles fonctionnent, pour ainsi dire, comme ces régulateurs automatiques, merveilles de précision de la mécanique moderne. Certains observateurs ont pu remarquer, depuis que la France dispose librement d'elle-même et que le peuple est seul maître de ses destinées, un certain balancement régional dans le groupement des hommes qui ont été appelés à diriger les affaires du pays.

Je n'ai pas besoin de vous rendre attentifs à la part considérable que notre Lorraine et nos provinces de l'Est ont prise à la direction des affaires, non seulement par les éminentes qualités personnelles d'un grand citoyen, né parmi nous, et qui fut, à plusieurs reprises, le chef du gouvernement, mais aussi par le nombre considérable de nos concitoyens appelés dans les conseils de la République.

On a cru remarquer que les cabinets où les hommes de l'Est avaient la prédominance alternaient avec d'autres où les imaginations chaudes et colorées du Midi exerçaient une influence prépondérante. Les uns apportaient aux affaires plus de calme et de réflexion, plus de souci des affaires et des intérêts matériels ; les autres plus d'ardeur et une préoccupation plus vive des débats oratoires, des intérêts moraux et des questions proprement politiques.

Mais dès que les uns avaient obéi avec trop de complaisance à leurs tendances naturelles, les autres étaient appelés à corriger ce que leur direction avait paru avoir d'excessif.

Je suis donc persuadé que nous devons cultiver soigneusement nos petits jardins provinciaux. Malgré les progrès de la synthèse chimique qui sait maintenant fabriquer tous les vins et leur donner le bouquet désiré, ne pensez-vous pas que nous préférerons toujours nos petits vins naturels à ces produits artificiels ? Que penseriez-vous de la fabrication d'un vin de table universel, si bon fût-il, d'une sorte de Bourgogne national, que nous trouverions sur toutes les tables ? Et ne préférerez-vous pas toujours (vous êtes une Société agricole, vous devez donc être des gourmets, et Brillat-Savarin a su donner aux choses de la bouche la saveur littéraire et le condiment artistique) ne préférerez-vous pas toujours varier vos plaisirs en alternant Pommard, Chambertin et Saint-Émilion, sans oublier nos Pagny et nos Thiaucourt ?

C'est donc avec regret que je vois chaque année déchausser, puis faire tomber tour à tour une pierre du vieil édifice. Le temps suffira seul à son œuvre de destruction ? Ce n'est pas à nous de l'aider. Ne voyons-nous pas

mourir de sa belle mort cette fête mystérieuse qui passionna nôtre enfance ?

Elle agonise, nous n'y pouvons rien ; elle avait reçu le coup mortel le jour où une administration amie du progrès et de la propreté avait supprimé les ruisseaux au milieu des rues portant leurs eaux directement à la Moselle. Nous nous inclinons sans récriminer devant le progrès ; mais qu'aurions-nous pensé du maire vandale qui, il y a une dizaine d'années, constatant l'agonie des Changolos, aurait eu l'idée de l'abrèger par un arrêté de suppression ?

Or, certains esprits voudraient qu'on agit vis-à-vis des vestiges du passé comme aucun maire d'Épinal n'a eu la malencontreuse idée d'agir à propos des Changolos.

Un de ces souvenirs, qui a été en butte aux attaques les plus répétées et les plus vives, c'est le patois.

Un grand homme de bien, qui fut aussi un grand caractère, notre compatriote, l'abbé Grégoire, curé d'Emberménil, membre de la Constituante, évêque constitutionnel de Loir-et-Cher, député à la Convention, représentant du peuple en mission, membre de l'Institut, s'était fait une spécialité de cette guerre aux patois. Pour lui le patois n'était qu'un français corrompu qui constituait une entrave aux progrès de l'unité nationale.

L'excellent homme ne se doutait pas que les patois, bien loin d'être une dégénérescence de la langue nationale, étaient l'origine de cette langue, et que leurs titres de noblesse sont plus anciens que ceux du français de l'Académie. Quand on reprochait au maréchal Lefebvre - devenu duc par la grâce de l'empereur et roi et la volonté du peuple français -, de n'avoir pas d'ancêtres, il répondait fièrement : « Je n'en avais pas besoin ; c'est moi qui suis un ancêtre ». Nos patois sont aussi des ancêtres.

Dans un travail que vous avez publié dans vos derniers mémoires, notre savant confrère, le docteur Fournier, fournit une preuve en plus de cette antiquité de nos patois. C'est dans une charte pontificale de 1182 qu'il signale le « *van débésoch* ». Ce lieudit s'appelle encore en patois comme il s'appelait en 1182, *dè bé soch*, c'est-à-dire *des belles souches*. Il en résulte que si des deux parlars l'un est une dégénérescence, ce n'est pas le patois. Le patois, c'est une langue qui a cessé de se développer.

Au commencement de ce siècle, lorsqu'on commença à étudier scientifiquement les patois, les premiers chercheurs hésitèrent devant cette audace de reconnaître aux jargons du village les mêmes titres qu'à notre langue classique ; ils imaginèrent alors une sorte de hiérarchie : la langue nationale, les dialectes provinciaux et les patois.

Les dialectes étaient, pour ainsi dire, des sous-langues ; ils se distinguaient des palois en ce qu'ils avaient laissé une littérature écrite, une morphologie et une syntaxe plus compliquée ; le dialecte conservait encore certains caractères aristocratiques ; il était, pour ainsi dire, le représentant de droit des patois de la région.

Mais dans notre siècle, où « la démocratie coule à pleins bords », elle a inondé jusqu'à la philologie et noyé les dialectes. Et maintenant, les maîtres de la science du langage ont reconnu leur erreur ; Gaston Paris, le premier, donnant un bel exemple de sincérité scientifique, n'a pas hésité à déclarer que tous ces dialectes, qu'il avait contribué à distinguer et à classer, n'étaient rien que de purs êtres de raison, n'avaient aucune réalité, et qu'il n'y avait rien que les patois ou, pour éviter ce nom mal porté, les parlars locaux, dont les variétés sont infinies. Ainsi donc, l'habitant de Gérardmer, comme celui du faubourg d'Ambrail, en s'entêtant à parler la langue de son père, peut se redresser. Il ne parle pas un français corrompu, il parle une langue originale, née sur le sol, formée d'après les lois de son développement propre.

Assurément, ils mourront, les patois, comme les Changolos ; ils mourront parce qu'ils sont bien inférieurs au français, qui n'a cessé de se développer sous l'impulsion de besoins nouveaux que les patois sont impuissants à satisfaire ; mais pourquoi hâter leur disparition ? Peut-on vraiment prétendre qu'ils nuisent à l'unité nationale ?

Je soutiens, au contraire, qu'ils pourraient, au besoin, la défendre. Soyez convaincus que si, au XVIIe siècle, l'Empire d'Allemagne avait proscrit les patois alsaciens, la langue allemande eût disparu beaucoup plus vite devant le français pendant les deux siècles d'union à la patrie française ; et que les patois de nos villages lorrains opposent à la germanisation un obstacle aussi puissant que le français plus parisien qu'on peut parler à Metz.

Vous ne sauriez croire, Messieurs, quel charme on éprouve à retrouver, dans une charte du XIIIe siècle, les vocables de nos patois, les « *diemoinge* », les « *mecredi* », ou à retrouver, dans le patois populaire, tel terme qu'on n'avait jusqu'alors rencontré que dans les chartes.

Mais pourquoi m'attarder, je prêche des convertis ; n'est-ce pas vous qui avez voulu faire profiter le public des recherches si consciencieuses, si minutieuses, d'un de vos confrères les plus laborieux sur le patois de « *Ruméni* » ?

Permettez-moi pourtant, avant d'en finir avec ce sujet, de vous dénoncer quelques attentats singuliers contre notre vieux parler.

Vous savez tous, en Lorrains d'origine, que dans les noms de lieux l'*x* se prononce de deux façons, avec le son d's dur ou le son chuintant. On dit *Sertigny*, *Ub'sy*, *Nom'sy*, ou *Nom'chey*, *Chettegney*, *Uchegney*, *Poucheux*, *Chamontàru*.

Or, depuis quelques années, employés de chemins de fer, militaires et, ce qui est plus grave, instituteurs, se sont ligués pour substituer au nom traditionnel, naturel et normal, une prononciation fautive : *Ksertigny*, *Ubeksy*, *Nomeksy*, etc.

Phonétiquement, le son a pour origine soit l's dur, soit le c doux, qui dans nos parlers lorrains se transforme en chuintante demi gutturale ; dans les parlers français reste le son s dur.

Par suite d'un caprice, dont je ne connais pas l'explication, les scribes ont représenté ce son par l'x. Ce fait n'est pas particulier à la Lorraine, puisqu'il en reste des exemples même dans notre langue classique. Dans la série des nombres cardinaux, nous avons en effet dix et six qui se prononcent *disse* et *sisse*, comme on a longtemps prononcé et comme on prononce encore dans le peuple *deusse* pour deux et *ceusse* pour ceux ; nous avons encore à l'appui de cette prononciation l'ancienne graphie, *sixain* et *dixain*, *deuxième* et *dixième*. La marque du pluriel en x est aussi un vestige de cette façon de transcrire.

Il en résulte que les maîtres qui croient donner une prononciation correcte à leurs élèves en leur faisant dire *ksertigny* devraient, pour être logiques, faire prononcer *diks*, *siks*, *diksain*, *siksain*, *deuksième*, *siksième*, *diksième* et des *chevauks*.

Si l'on tient absolument à rétablir la concordance entre la graphie et le son (c'est la campagne de l'orthographe phonétique), il vaudrait mieux décider que désormais Xertigny s'écrira Sertigny, comme on a remplacé par Coussey le nom qui s'écrivait Couxey au XVI<sup>e</sup> siècle.

Voilà à quelles erreurs peut entraîner un zèle excessif contre le patois.

Pardonnez-moi de m'être arrêté trop longtemps sur un exemple si caractéristique de la guerre irraisonnée et déraisonnable que l'on fait au passé et à nos traditions locales.

Je n'ignore pas, croyez-le bien, quels griefs on peut faire à ce culte du clocher.

« J'aime Paris jusque dans ses verrues », disait Montaigne. Les méchantes langues, il y en a, même hors de chez nous, prétendent que nous autres, Spinaliens, nous aimons surtout dans Épinal ses verrues. C'est que nous les avons toujours vues, et que la force des souvenirs d'enfance est bien puissante. En face du merveilleux spectacle du Léman, qui reflète en son bleu miroir l'éclatante splendeur de la Dent du Midi, Mme de Staël ne soupirait-elle pas : « O, le ruisseau de la rue du Bac »...

Les choses, les maisons et les pierres nous tiennent attachés par mille liens divers. Vous souvenez-vous de Gulliver à Lilliput ? Il se rit tout d'abord des fils d'araignées dont les petits nains prétendaient l'enchaîner et cependant, à son réveil, il se trouva solidement garrotté. Ainsi notre âme inattentive se laisse entraver par mille liens insaisissables qu'elle ne peut plus rompre, quand elle s'aperçoit enfin de sa servitude.

Puissance dominatrice des images familières qui, s'installant dans notre cerveau, finissent par le remplir, et, maîtresses de la place, commandent impérieusement à notre cœur, à notre volonté !

Nous n'aimons pas non plus - et qui donc est fait autrement que nous ? - être dérangés dans nos habitudes, et le progrès trouble toujours quelque possession d'état. Nous avons failli avoir dans Épinal une émeute - je n'y pus prendre part, et pour cause, mais j'en ai encore recueilli les échos -, lorsqu'une municipalité, amie de la sécurité des rues, voulut attenter à cette liberté sacro-sainte, la liberté des trappes de cave. Assurément notre sang s'est refroidi, car soyez assurés qu'au XVe siècle on eut fait, pour moindre cause, au moins une révolution.

Je suis, cette fois, assez vieux pour me rappeler l'émotion provoquée par la tentative d'un maire - que vous connaissez bien, car c'est l'un de vos plus anciens, l'un de vos plus assidus et l'un de vos plus utiles confrères - quand il eut la témérité d'attenter à cette autre franchise municipale, la liberté du « couérôche ». Je dis témérité, parce qu'il affrontait cette fois une puissance terrible et parce qu'il prétendait mettre un frein à ce que « Celui qui mit un frein à la fureur des flots » a déchaîné pour le châtiment des hommes, je veux dire la langue des femmes. Aussi je crois bien que, malgré son courage, il a eu le dessous et que, comme petit bonhomme, le « couérôche du pas de la porte » vit encore.

Je multiplierais les exemples, mais ce serait faire de l'histoire contemporaine.

Si l'on nous reproche d'aimer nos verrues, on nous reproche encore plus de nous aimer nous-mêmes. « Nos petits sont bien faits », dit le hibou. C'est notre avis, quand il s'agit des enfants d'Épinal. C'est un sentiment si naturel que nous ne conviendrons jamais de l'avoir. Nous nous reprochons même, entre nous, de n'avoir d'yeux et de caresses que pour les étrangers et les nouveaux venus et de pratiquer volontiers le « tout nouveau tout beau ». La vérité, c'est que nous sommes volontiers hospitaliers, bien qu'on nous ait contesté le caractère... écossais de cette qualité.

La vérité sur ce différend, la voici : hospitaliers, nous le sommes, et à tel point que nous prétendons imposer à ceux que nous accueillons de rester toujours des hôtes. Nous pratiquons comme à Athènes, ce modèle de la cité antique, avec libéralité les devoirs généreux de la proxénie, mais nous n'entendons pas partager nos droits de cité, et si des amis veulent s'établir définitivement dans nos murs, nous les acceptons à condition de les réduire à la condition de métèques ; nous leur accordons le *jus commercii*, nous ne reculons pas devant la concession du *jus connubii*, mais nous serions volontiers intraitables sur le *jus civitatis*.

Dois-je l'avouer franchement ? Eh bien ! nous avons tort, nous reculons trop loin dans notre amour de la petite patrie, et c'est une négation des devoirs de fraternité que nous impose la grande patrie. Nos pères étaient plus libéraux et, d'après nos vieux usages municipaux, quiconque avec « sa maignie » avait passé un jour et une nuit dans les murs de la ville, pouvait y revendiquer pleinement et entièrement les droits de bourgeoisie.

Un de nos confrères, dont vous avez couronné l'an dernier l'œuvre si méritoire d'exacitude et de travail consacrée à la gloire de son clocher, raconte avec esprit un trait charmant. Interrogé à l'école sur ce vers du fabuliste

Volontiers on fait cas de la terre étrangère

il répondit sans hésiter qu'il n'avait pas de sens pour lui. Voilà bien cet attachement robuste à la petite patrie capable d'enfanter les héros pour la patrie française.

Toutefois, cette réponse admirable dans la bouche d'un « gochenot » de sept ans deviendrait inquiétante dans la bouche d'un adolescent, terrible dans celle d'un homme fait.

Il faut faire cas de tout ce qui mérite d'être apprécié, fût-ce en terre étrangère, fût-ce en ville voisine. Ces sentiments trop particularistes ont ensanglanté le Moyen Age. Nos turbulents ancêtres en savent quelque chose, eux que leur dédain pour les voisins les plus proches, les railleries, les invectives et les sobriquets impliquèrent dans les plus douloureuses aventures. De là ces luttes sans fin à peine interrompues par quelques trêves, ces représailles criminelles, ces pillages, ces brigandages, qui marquent l'histoire d'Épinal, de Rambervillers, de Fontenoy et de tant d'autres villes ou bourgades.

Cet esprit de dénigrement, des murailles d'une ville aux remparts de la cité voisine, fut de tout temps le caractère du régime municipal et le germe fatal qui tua la cité antique. Ce fut le bienfait du despotisme romain, comme de l'unité monarchique, de mettre un terme à ces guerres quotidiennes et universelles.

Mais la « paix romaine », comme la « main du roi » n'étaient fondées que sur la force et la violence. Seule notre féconde Révolution put établir, sur le droit et sur le consentement unanime des populations, l'unité française.

Cet oubli de l'esprit de dénigrement, cette juste impartialité à l'égard du voisin, sont la condition presque indispensable du progrès. Le progrès vient de l'extérieur et des apports de l'étranger presque autant que du développement des qualités intérieures. C'est par la comparaison des institutions voisines que nous améliorons notre propre régime.

Il en est, en effet, de l'esprit local comme de l'esprit traditionnel ; si l'on a exagéré les dangers qu'il fait courir, il ne faudrait pourtant pas s'y abandonner trop complaisamment.

S'il ne convient pas de détruire inutilement les souvenirs du passé, il faut aussi savoir les sacrifier sans rechigner quand les exigences du présent rendent ce sacrifice nécessaire et bienfaisant.

L'hygiène, hélas ! semble être une acharnée persécutrice du pittoresque ; les antiques maisons, les tortueuses ruelles, les étroites venelles, les ruisseaux pavés et défoncés, antiques et poétiques réceptacles d'ordures brillantes, de germes cachés, de bactéries traîtresses, obstacles insurmontables à l'air qui purifie, aux grands courants d'eau qui lavent et assainissent, sont en voie de se redresser, de s'élargir et de s'effacer. Amis du passé, dévots de l'art de nos pères, pleurons-les, accordons-leur un

tribut de regrets ; mais n'oublions pas que le plus élégant des palais, le plus parfait des monuments de l'art, ne vaut pas la vie d'un misérable.

Ce n'est pas sans appréhension que nous avons vu livrer au bûcheron la charmille où les pâles rayons d'un soleil d'hiver réchauffaient les membres encore tendres des bambins spinaliens et le sang lentement refroidi des vieillards tremblants sur les bancs. Il a fallu pourtant reconnaître que la salubrité publique y avait gagné.

Ce n'est pas sans inquiétude que nous avons vu bouleverser le traditionnel quinconce de notre majestueux Cours, et jeter, parmi ces solennels et rigides témoins, les détours gracieux, les vallonnements et les bosquets d'un jardin anglais. Depuis ce jour, pourtant, notre promenade, mieux tenue, plus soignée et aussi plus respectée, nous fait honneur aux yeux des étrangers.

Pourrons-nous voir, sans regrets et sans larmes, tomber sous la pioche des démolisseurs la vieille maison dont le sévère profil se reflète encore dans notre beau fleuve et dont les murs ont contenu nos jeunes ardeurs et abrité nos premières leçons ? Et pourtant les nécessités d'une population plus nombreuse, un enseignement plus riche et plus complet, nous forcent à nous incliner devant ce sacrifice.

Avec les touristes, avec les amateurs de pittoresque, nous redoutons le jour, encore incertain et toujours éloigné, où les masures inégales, noircies par le temps, les escaliers branlants et déchaussés, les ponts boiteux jetés de pierre en pierre, qui dessinent sur le ciel et dans l'eau une mâchoire édentée et noircie de sorcière, feront place à un quai rectiligne et monotone. Mais il n'y a pas, dans notre ville, que des artistes et des touristes, il y a surtout des gens qui vivent d'air et s'abritent sous des toits et dont la construction d'habitations plus salubres prolongera les jours, des hommes qui gagnent leur vie en travaillant et dont le temps vaut de l'argent, et l'établissement d'une nouvelle voie de communication sera largement profitable.

Que la justice respectueuse que nous rendons au passé ne nous fasse jamais sacrifier le présent ; c'est le meilleur moyen d'établir que ce culte n'est pas dangereux.

Mais que le souci et l'admiration très légitime du présent ne nous fasse pas non plus oublier l'avenir. Le présent n'est qu'un point dans le cours rapide et fugitif du temps ; on ne construit pas pour le présent. Du passé à l'avenir, la transition est insaisissable. Et c'est en chérissant le passé que nous apprendrons à préparer l'avenir. C'est à nos pères, à leurs efforts, que nous devons une partie des biens dont nous jouissons ; nous ne pouvons nous acquitter envers eux qu'en travaillant, comme eux, pour nos fils et nos petits-neveux.

Ceux qui ont commencé par aimer la petite patrie, la patrie du passé, et qui aiment de toutes leurs forces la grande patrie, la patrie du présent, doivent aussi penser à cette patrie plus grande, cette patrie de l'avenir, que les penseurs ont déjà rêvée et qui, peu à peu, se dessine dans nos esprits et dans nos sentiments avant de se fixer dans les faits, cette patrie qui ne sera

pas la cohue sans discipline, sans ordre, sans dévouement, sans sacrifice, que nous prêchent quelques hallucinés et quelques fanatiques d'un égoïsme anarchique, mais une patrie comme la nôtre, fondée sur le consentement des peuples, où chaque nation conservera ses droits, son individualité, son tempérament, comme dans la France d'aujourd'hui nos communes et nos provinces ont conservé et doivent précieusement garder leurs caractères propres, leurs traditions, leurs monuments, leurs souvenirs ; car, pour arracher l'homme à l'égoïsme individuel ou familial, pour le rendre capable de dévouement et de sacrifice, il n'est pas de meilleure initiatrice que cette maîtresse souriante sous quelque aspect qu'elle se présente : la Patrie.

Soyez assurés que si notre grande Jeanne, si héroïque, si désintéressée, si détachée en apparence de la glèbe natale, n'avait pas aimé profondément son Domremy et sa belle vallée de la Meuse, si elle n'avait pas vu revenir les gamins de son village ensanglantés, au retour de leurs luttes avec ceux du village voisin, si elle n'avait pas senti aussi profondément que confusément la solidarité de ce coin de terre avec toute la terre de France, elle ne se fût sentie émue de passion ni pour ce peuple de France, ni pour ce roi qu'elle n'avait jamais vu, et les voix mystérieuses n'auraient pas animé pour elle les ombrages du Bois Chenu.

Messieurs, j'éprouve quelque honte d'avoir développé si longuement devant vous des idées qui vous sont familières et dont votre compagnie s'est toujours faite le champion autorisé. Depuis les premières années de ce siècle, vous n'avez cessé de fouiller, avec autant de passion que d'énergie, le sol local. Vous avez tout fait et vous faites tout encore pour faire connaître (et connaître c'est aimer) aux Vosgiens leur pays, soit que vous creusiez le sol pour y trouver les souvenirs d'un passé lointain, soit que vous le travailliez pour en démontrer la fécondité et pour lui faire rendre, à ceux qu'il nourrit, toutes les ressources recelées dans son sein.

Publié dans l'*Annuaire général des Vosges* 1895,  
par Léon Louis,  
p. 27-40.